HAL
open science

De la bibliothèque de Charles-Etienne Coquebert de Montbret au fonds Montbret de la Bibliothèque municipale de Rouen

Isabelle Laboulais

To cite this version:

Isabelle Laboulais. De la bibliothèque de Charles-Etienne Coquebert de Montbret au fonds Montbret de la Bibliothèque municipale de Rouen. Une histoire de la bibliothèque de Rouen, Presses de l'université de Rouen et du Havre, 2020. hal-02932790

HAL Id: hal-02932790

https://hal.science/hal-02932790v1

Submitted on 7 Jan 2021

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

« De la bibliothèque de Charles-Etienne Coquebert de Montbret au fonds Montbret de la Bibliothèque municipale de Rouen », dans M.-F. Rose (dir.), *Une histoire de la Bibliothèque de Rouen*, Presses universitaires de Rouen et du Havre, à paraître.

De la bibliothèque de Charles-Etienne Coquebert de Montbret au fonds Montbret de la Bibliothèque municipale de Rouen

Isabelle Laboulais (Université de Strasbourg)

À première vue, le fonds Montbret conservé à la Bibliothèque municipale de Rouen peut paraître incongru, disparate et démesuré. Incongrue est en effet la présence de ce fonds à Rouen car aucun élément de l'histoire familiale des Coquebert de Montbret aspect ne peut expliquer ce choix. Disparate ce fonds l'est aussi, puisqu'il est composé de plusieurs strates qui mêlent diverses bibliothèques dont l'identité des propriétaires reste souvent mystérieuse. Démesuré, ce fonds l'est enfin, puisqu'il rassemble quelque 60 000 imprimés, 500 manuscrits et plus de 800 cartes. C'est en partant des éléments livrés par la biographie intellectuelle de Charles-Etienne Coquebert de Montbret (1755-1831) que ce fonds peut devenir intelligible.

Né en 1755, Coquebert de Montbret fut nommé consul à Hambourg en 1774, puis à Dublin en 1789. Il revint à Paris en 1792 et participa pendant la Révolution aux travaux de l'Agence des poids et mesures, fut nommé rédacteur du *Journal des mines* en 1794, avant de reprendre ses fonctions diplomatiques à partir de 1800 ; il devint alors commissaire général des relations commerciales de la République française à Amsterdam, puis à Londres. En 1806, il revint en France pour diriger le bureau de la Statistique du ministère de l'Intérieur. En 1810, il occupa le poste de directeur des douanes à Amsterdam, puis cessa toute activité professionnelle en 1814. Il se consacra ensuite, et jusqu'en 1831, aux travaux de nombreuses sociétés savantes, notamment ceux de la Société philomathique, de la Société royale des antiquaires de France, de la Société de géographie et surtout de l'Académie des sciences où il fut élu en 1816.

Le catalogue manuscrit de sa bibliothèque, toujours conservé à Rouen, présente 9342 titres, il se compose de deux volumes manuscrits in-octavo, l'un de 562 et l'autre de 740 pages. Il s'agit d'un catalogue thématique subdivisé en sept rubriques, le premier volume regroupe les livres consacrés aux langues (1201 titres), à la littérature (801 titres), aux sciences (330 titres), aux applications des sciences (589 titres) et à l'anthropologie (1018 titres), le second les connaissances relatives à la géographie (2509 titres) et l'histoire (2894 titres). Cette classification très originale date environ de 1815, période à laquelle s'interrompt la vie professionnelle de Coquebert de Montbret. Les notices comportent toujours le titre de l'ouvrage, le lieu et l'année d'édition ; le plus

souvent elles indiquent le format, le type de reliure, le nombre de volumes et la langue dans laquelle l'ouvrage est écrit ; enfin dans la plupart des cas, les noms de l'auteur et de l'éditeur sont mentionnés. Les notices sont alignées sur le côté droit de la page laissant la colonne de gauche libre pour y ajouter les achats ultérieurs. Certaines rubriques sont surchargées, témoignant ainsi des achats les plus récents, et éventuellement de l'évolution des goûts de Coquebert de Montbret. Compte tenu des dates d'édition il est probable qu'il ait mis à jour, ou fait mettre à jour, son catalogue thématique jusqu'à sa mort, en 1831. Le manuscrit intitulé « Catalogue des cartes géographiques » - rédigé par la même main et qui répertorie 868 cartes - est structuré de façon identique.

Lorsque l'on examine l'année d'édition des ouvrages répertoriés dans les deux volumes du catalogue thématique, cette collection semble répondre aux impératifs de méthode de la bibliothèque scientifique, c'est-à-dire qu'elle tient compte des héritages et assimile la culture savante de son temps. Coquebert de Montbret possédait certes des ouvrages anciens, mais la plupart de ses achats étaient consacrés à des ouvrages récents qui lui permettaient de se tenir au courant des progrès effectués dans les disciplines auxquelles il s'intéressait. Comme les cartes, les livres sont ses principaux outils de travail.

A consulter la liste des lieux d'édition des ouvrages de la bibliothèque de Coquebert de Montbret, on est frappé par la diversité des villes citées. Certes, celui-ci profita de ses missions diplomatiques en Allemagne, en Angleterre, en Irlande et en Hollande pour acheter de nombreux ouvrages puis, plus tard, il mit à profit ses voyages dans les régions françaises pour compléter sa collection d'ouvrages. Ainsi, en 1825, lorsqu'il retourne en Angleterre et en Irlande, cette fois accompagné de son petit-fils, Coquebert de Montbret note dans son carnet de voyage, la liste des ouvrages qu'il a achetés. Néanmoins il était aussi en relations étroites avec des libraires capables de lui procurer des ouvrages étrangers, il recourait à des intermédiaires, par exemple du Ponceau et les frères Eyriès qui étaient négociants, lui servaient d'intermédiaires aux Etats-Unis, Nau ou Ockhart jouaient le même rôle en Allemagne, et Lesseps, consul de France à Lisbonne, lui adressait des ouvrages sur le Portugal. Enfin, certains libraires parisiens avec lesquels il avait l'habitude de travailler (Baudry, Girard...) lui fournissaient également des ouvrages étrangers. Coquebert de Montbret avait par exemple chargé Pithois, qui travaillait chez Levrault et Compagnie, de lui communiquer les ouvrages qu'il recevait d'Allemagne sur la géographie, l'histoire naturelle, l'histoire

civile et les langues pour les parcourir rapidement, avant de faire son choix. Enfin, Barrois se chargeait d'importer pour lui des ouvrages d'Angleterre, lorsque Coquebert de Montbret ne pouvait s'y rendre, notamment pendant le blocus. Coquebert de Montbret disposait donc d'un grand nombre d'ouvrages rédigés à l'étranger, et la diversité des lieux d'édition cités dans son catalogue reflète la production d'ouvrages imprimés à cette période : Londres, Amsterdam, Leipzig s'imposent. Cet aspect de la bibliothèque souligne aussi l'ouverture de Coquebert de Montbret à d'autres formes de pensée, à d'autres concepts. Ses livres semblent l'inscrire dans un processus européen de transfert de savoirs, sans qu'il ait nécessairement besoin de recourir aux traductions.

Coquebert de Montbret possédait en effet un grand nombre d'ouvrages en langue étrangère. À cette époque, même dans les grandes collections, les livres en français constituaient plus de 80 % du total, contre à peine 60 % ici, et les langues étrangères modernes n'y représentaient guère plus de 1 %, alors qu'ici elles représentent presque 30 % et constituent l'une des originalités significatives de la bibliothèque. De plus, la diversité des langues représentées dans cette bibliothèque est frappante. Il faut relier cette diversité linguistique à la place fondatrice qu'occupe la rubrique « langues » dans la classification de la bibliothèque de Coquebert de Montbret.

Vraisemblablement, au gré de ses déplacements, en réponse à ses interrogations ou à ses centres d'intérêt, Coquebert de Montbret parvint donc à constituer une bibliothèque adaptée à ses pratiques professionnelles, puis érudites. Elle reflète en effet son approche empirique du savoir. Coquebert de Montbret conçut vraisemblablement sa bibliothèque comme un système lui permettant de dominer un savoir unifié : un savoir soucieux non seulement d'accumuler des connaissances précises et exhaustives, mais cela dans un ordre cohérent aux yeux de ses usages. Sa collection de cartes redécouvertes seulement au début des années 2000 présente les mêmes caractéristiques.

Les rubriques les plus riches de cette collection réunissent des cartes des États, des cartes de provinces, des plans de villes et même parfois des vues de villes ou des coupes géologiques, montrant comment, dans certains cas, le regard a besoin de voir l'espace de près pour mieux le comprendre ou pour mieux s'y repérer. Si l'on se laisse guider par la classification adoptée dans le catalogue, le regard passe du général au particulier et retrouve ainsi l'ordre utilisé par la plupart des auteurs d'atlas publiés depuis le XVIe siècle. Dans le catalogue de Coquebert de Montbret, viennent en premier lieu les cartes

de géographie ancienne, puis les cartes astronomiques et les mappemondes, les cartes marines et les cartes de géographie physique ; ce sont ensuite les cartes d'Europe, celles des États européens, voire des régions ou provinces de chacun de ces États ; enfin le catalogue se termine par les cartes d'Asie, celles des îles des grandes mers, celles d'Afrique puis d'Amérique. Par conséquent, il n'existe pas de lacunes importantes dans cette collection.

Néanmoins, lorsque l'on passe de la classification à l'inventaire des cartes, on remarque que les différentes rubriques sont très inégalement représentées, et que le poids respectif de chaque territoire reflète assez fidèlement les activités de Coquebert de Montbret : ainsi, les cartes des territoires qu'il a parcourus et qu'il a tenté de décrire – la France, l'Allemagne, l'Irlande – sont les plus nombreuses, et celles de géographie physique ou celles des côtes françaises ou irlandaises sont particulièrement abondantes. Au-delà de la curiosité qui consiste à voir la Terre dans son ensemble, les cartes apparaissent comme des outils fréquemment manipulés. Cette collection a donc été dressée par un commis d'État qui, tout au long de son parcours, a témoigné d'une grande curiosité pour la spatialité des phénomènes.

Lorsque Coquebert de Montbret évoquait sa bibliothèque, il l'envisageait comme un « dépôt littéraire commun » à son fils et lui, néanmoins, il ne manquait pas de signaler dans son catalogue les ouvrages appartenant à Eugène, craignant vraisemblablement les effets du désordre de celui-ci. Quant à Eugène, il notait systématiquement, sur la première page de ses ouvrages, son nom en guise d'ex-libris. Malgré cela, à sa mort, c'est à Eugène que Charles-Etienne légua sa collection de livres. Pourtant, ni leurs centres d'intérêt, ni leur conception de la collection, ni leur pratique de lecture n'étaient semblables.

Eugène était sourd-muet depuis l'âge de cinq ans, et vraisemblablement, c'est avec excès qu'il avait reporté sur les livres son incapacité à communiquer. Érudit à la curiosité démesurée, Eugène se montrait plus bibliophile que son père, collectionneur d'objets plus que lecteur de textes. D'ailleurs, aujourd'hui encore, les livres du fonds Montbret révèlent des pratiques très différentes : Charles-Etienne portait souvent des annotations de deux types dans les marges de ses ouvrages : des signes dépourvus de contenu sémantique et des remarques marginales, en outre certains volumes conservent encore des signets de papier qui marquent une page ; par contre les notes marginales

sont très rares dans les livres appartenant à Eugène, de plus on ne peut pas toujours les lui attribuer en toute certitude.

Alors que Charles-Etienne achetait ses ouvrages ou bien de façon habituelle chez quelques libraires parisiens, ou bien de façon ponctuelle au gré de ses voyages, Eugène avait pris l'habitude d'acheter des livres à l'occasion de ventes, et de nombreux catalogues sont aujourd'hui conservés dans le fonds Montbret, parfois annotés par Eugène. Mais, à la mort de son père, celui-ci s'empressa de multiplier ses achats de livres, se couvrant ainsi de dettes. Plusieurs libraires, et en tout premier lieu Motteley, abusèrent de la faiblesse d'Eugène, qui n'hésitait jamais à signer des reconnaissances de dettes. Les lettres de ces libraires à Eugène n'évoquent que très rarement le contenu des livres, s'en tenant plutôt au nombre de volumes, éventuellement à leur format, évoquant des collections et précisant toujours bien entendu leur prix ! Eugène achetait donc des livres par paquets, sans visible discernement, sans se soucier du poids toujours accru des dettes qu'il accumulait, s'efforçant seulement de payer chaque année les intérêts dont il était débiteur afin de pouvoir continuer à acheter des ouvrages. Bien que les factures n'aient pas été conservées pour indiquer la provenance des ouvrages, le spectre de certaines collections émerge aujourd'hui du fonds Montbret, laissant un certain sentiment de frustration puisqu'aucune ne peut être identifiée dans cet ensemble disparate.

Les pratiques livresques du père et celles du fils diffèrent donc radicalement, et bien qu'en 1831, Eugène ait hérité de la bibliothèque de son père estimée à 16 000 francs, ainsi que de sa correspondance, de ses notes et de certaines de ses archives professionnelles, les deux collections restèrent pourtant distinctes jusqu'en 1847, tant dans leur mode de constitution, que dans leur contenu : même propriétaire de l'ensemble, Eugène ne chercha, semble-t-il jamais à les rassembler en un seul corpus, il ne poursuivit pas le catalogage entrepris par son père, il acheta des livres plutôt par désir de possession que par besoin, et se replia complètement sur lui-même. Alors que les livres constituaient pour son père un instrument de savoir et un vecteur de sociabilité savante, ils contribuèrent à isoler plus encore Eugène dans sa bibliomanie.

Si la bibliothèque de son père était « admirablement composée », la sienne en revanche relevait d'une « monomanie qui ne connut plus de limites et dont les effets tout à fait désordonnés frappaient journellement les habitués des salles des ventes, de la salle Sylvestre surtout. Devenu l'objet des plaisanteries des uns, des fourberies des autres, on

le voyait acheter sans choix, sans réflexion, à tous prix, tout ce qui s'offrait, souvent même des exemplaires en double, en triple ». La genèse de cette collection explique donc le caractère à première vue disparate et incohérent du fonds.

Eugène ne possédait pas de catalogue, du moins, pas pour les ouvrages qui lui appartenaient directement, puisqu'il se contentait de les stocker dans des caisses ; rêvant probablement de rassembler tous les savoirs accumulés. Or, cette quête d'exhaustivité ne s'accompagna jamais d'un inventaire, et il est aujourd'hui difficile d'établir le nombre exact d'ouvrages qui composent la collection, ni bien sûr leur origine.

Le legs d'Eugène constitue le dernier événement qui scella l'histoire de cette collection. En effet, en 1847, à sa mort, il légua à la ville de Rouen l'ensemble des ouvrages qu'il possédait, réunissant à jamais les quelques 13 000 volumes achetés par son père et la cinquantaine de milliers de volumes qu'il avait accumulés. Ce legs, apparemment inexplicable, témoigne lui aussi de la monomanie sans limites d'Eugène, car ni lui, ni ses proches n'entretenaient de relations particulières avec la ville de Rouen. Peut-être fut-il influencé par Leber, qu'il avait côtoyé avec son père, au ministère de l'Intérieur et à la Société royale des antiquaires de France, et qui avait légué ses imprimés, ses manuscrits, ses estampes et ses dessins à la ville de Rouen en 1838. C'est l'hypothèse que retient Eugène Noël dans ses souvenirs de la Bibliothèque de Rouen. Toutefois, une autre hypothèse mérite d'être envisagée pour expliquer ce legs surprenant, car malgré la bibliomanie du donateur, cette collection bénéficiait encore de la réputation prestigieuse de son premier propriétaire. Certains savants demandaient d'ailleurs à consulter des ouvrages rares : Nodier, par exemple, bibliothécaire à l'Arsenal, demanda en 1832, à consulter un ouvrage italien présent dans cette bibliothèque, ou encore, en 1834, un allemand recommandé par Ritter demanda à consulter la collection. Mais, la bibliothèque ne suscitait pas seulement l'intérêt des savants, et il semble que certaines convoitises aient été plus intéressées, financièrement s'entend. Par exemple, Eugène reçut une proposition d'achat en viager de la collection, formulée dans une lettre anonyme et non datée, mais émanant vraisemblablement de la ville de Caen, puisque ce mystérieux correspondant proposait à Eugène le titre suivant pour la couverture du catalogue : « Catalogue d'une collection considérable de livres et manuscrits historiques extraite de la riche bibliothèque de Mr. [sic] Coquebert de

Montbret et dont ce savant philologue-bibliophile a fait don à la ville de Caen en l'an 1841 »... Rouen eut vraisemblablement raison sur Caen, mais aucun document ne permet de revenir sur la teneur de ce legs. Il n'est donc pas exclu que la ville de Rouen ait cherché elle aussi à susciter l'intérêt de ce généreux donateur.

Quoiqu'il en soit, par cette décision, qu'il n'expliqua jamais, Eugène Coquebert de Montbret légua à une bibliothèque publique, non seulement ses livres, mais surtout une partie du patrimoine familial et malgré les contestations de la famille qui souhaitait au moins récupérer les papiers personnels (correspondances, notes de Charles-Etienne, etc...), malgré le recours au Conseil d'Etat, la totalité de la « bibliothèque », c'est-à-dire les livres du généreux donateur mais aussi ceux de son père restèrent acquis à la ville de Rouen. Le legs de ce fonds à la ville de Rouen constitue donc l'ultime épisode d'une aventure - pour le moins incongrue - de ce fonds au contenu démesuré et disparate, à l'image de son histoire.